





## I

« Lebel Adonis, s'il-vous-plaît. »

Adonis Lebel ! Ce prénom et ce nom, c'est tout ce que mon père m'a laissé. Encore, quand on a vingt ans et le physique d'un athlète grec, ça passe encore, mais beaucoup moins quand on a passé la cinquantaine avec une petite brioche en guise d'abdominaux. De ma vie, jusqu'à présent, il n'y a vraiment pas grand chose à dire . Mon père, Philippe Lebel, s'est soudain découvert une vocation pour l'international peu après ma naissance et a exploré tous les pays du monde, sauf celui où nous vivions, ma mère, Isabelle Lebel, et moi. J'ai été un élève médiocre à l'issue desquelles je suis rentré dans une grande entreprise où j'ai gardé fidèlement mon poste et mon grade pendant plus de trente ans jusqu'à ce qu'un jour, ils décident de changer le mobilier, et le personnel avec, pour en prendre du plus neuf. Comme je ne sais rien faire, ou à peu près, mes chances de retrouver du travail sont assez minimales. Ma conseillère au bureau de l'emploi, baptisé ainsi parce qu'on y propose aucun emploi, m'a fait faire un curriculum vitae dans lequel, ce qui a pris le plus de place, c'est mon nom et mon adresse postale. Depuis, elle cherche une formation qui puisse convenir à mon profil, ce qui ne doit pas être facile :

« Veuillez entrer, s'il-vous-plaît. »

Je tentais donc de me trouver du travail, affalé dans mon fauteuil en regardant de vieux films policiers, quand j'ai reçu une lettre d'un notaire m'invitant à passer à son office. Comme je n'ai rien de mieux à faire, j'ai donc mis mon plus beau costume, celui avec lequel j'avais marié ma fille et enterré un oncle, et je me suis présenté à l'étude où j'ai lu quelques brochures sur l'achat d'une maison de rêve, la donation entre époux et autre sujets captivants avant d'être appelé par le notaire qui me fait entrer dans son bureau où je prends place dans un confortable fauteuil en cuir et décline avec discipline mon identité. Enfin, le notaire annonce :

« Votre père est décédé et vous êtes son seul héritier. »

Il ne faut jamais désespérer. Mon père avait enfin fait quelque chose pour moi, même s'il ne l'a pas fait exprès. Je sors donc de l'étude et me rends immédiatement à la banque pour y déposer un chèque dont le nombre de zéro indique qu'il s'agit certainement d'une très forte somme. Je ne suis pas très rassuré tout le long du trajet qui, par chance, n'est pas très long et je crois avoir vérifié la présence de la précieuse enveloppe une bonne centaine de fois pendant les quelques minutes qu'a duré le trajet depuis l'étude jusqu'à la banque où je m'adresse à l'accueil :

« Bonjour madame, je voudrais déposer un chèque. »

Il est extraordinaire de constater comme le visage d'une employée de banque peut changer à la vue de zéros sur un billet de banque. Elle avait commencé par me guider vers un distributeur prévu pour qu'on y dépose des chèques. La société humaine fait de gros efforts pour ne plus avoir besoin des humains qu'elle est sensée servir. Cependant, quand elle voit sur le chèque que c'est un très gros chiffre, elle change soudain d'avis :

« Patientez un instant, je vais demander à une conseillère de vous recevoir. »

Elle me laisse là, planté au milieu de la salle vide puis revient un moment après avec une dame, plantureuse mais charmante qui me tend la main :

« Bonjour monsieur Lebel. Si vous voulez bien me suivre. »

Nous-nous retrouvons de chaque côté d'un petit bureau :

« Tout d'abord, veuillez acquitter votre chèque, s'il-vous-plaît. »

C'est la première fois que je reçois un chèque et je ne sais pas trop comment on fait. Mon entreprise me payait par virements, et, devant mon air interrogatif, elle précise :

« Signer au dos, s'il-vous-plaît. »

Elle semble très pressée soudain de mettre le chèque sur mon compte. Au-moins, voilà de l'argent qui n'ira pas chez la concurrence. Enfin, quand tout est fait, elle me demande :

« Que comptez-vous faire de cet argent, monsieur Lebel ? »

Que peut-on faire avec de l'argent. Je réponds, comme si c'était évident :

« Payer mon loyer, les factures et mes courses, la vie a tellement augmentée et je suis sans emploi, maintenant. »

La conseillère sourit en m'entendant :

« Je ne sais pas si vous-vous rendez compte, monsieur Lebel, qu'avec l'argent que vous avez, vous pouvez acheter l'appartement où vous vivez et le magasin où vous faites vos courses sans entamer votre budget. »

Pas vraiment. Et puis, mon appartement ne me plais pas et je ne vois pas ce que je vais faire avec un magasin :

« Je préférerais m'acheter une petite maison à la campagne. »

J'ai toujours rêvé d'habiter à la campagne. La conseillère me parle alors longuement au sujet de placements que je pourrais faire et qui me rapporteraient encore de l'argent. Déjà que je ne sais pas trop quoi faire de celui que j'ai, si on m'en met d'autre en plus. Au bout d'un moment, je n'écoute plus vraiment :

« Je vais vous créer un portefeuille... »

Ça, c'est une bonne idée. Mon ex femme m'avait offert celui que j'ai toujours mais il n'est plus en très bon état. Pourtant, c'était de la qualité, en pur cuir de vachette... Soudain, la dame me demande :

« Je vous crée un portefeuille d'actions à moyen et à long terme. Vous avez besoin de quelle somme, en liquidités, pour réaliser vos projets immédiats ? »

Je ne comprends pas bien de quoi elle parle mais je retiens soudain un mot :

« Ah oui, ça, ce serait bien. Je veux avoir un projet. »

Je n'ai jamais rien fait d'autre dans ma vie que de me lever le matin pour aller travailler et rentrer le soir dans un appartement lugubre et bruyant. Le samedi, je fais mes courses et le dimanche, je regarde des films, histoire de me prendre pour quelqu'un pendant quelques heures, avant que le lundi, je ne redevienne l'employé aux archives sous les ordres d'un chef de service grincheux :

« Combien il faut pour être quelqu'un ? »

La conseillère de la banque ne semble pas trop comprendre de quoi je parle :

« J'ai toujours travaillé dans le même service de la même entreprise, je n'ai jamais rien fait de ma vie. »

La conseillère me donne une carte de visite et me propose alors :

« Je crois que vous avez besoin de réfléchir, c'est trop soudain, tout cela. Je vous propose de nous rencontrer la semaine prochaine. Mardi à dix heures, ça vous va ? »

De toutes façons, je n'ai pas grand chose à faire d'autre de mes journées alors, n'importe quel jour à n'importe quelle heure, ça m'ira très bien. Elle note le rendez-vous sur son agenda et me serre la main :

« Et bien alors, à mardi monsieur Lebel. »

Elle me remet un dossier aux couleurs de la banque. Il va falloir que je lise tout ça d'ici mardi et que je l'apprenne. Pas facile d'être riche :

« Je vous remercie, madame, à mardi. »

Je me retrouve dans la rue, un peu étourdi par ce qui vient de m'arriver et sans savoir trop quoi faire. Je marche dans la rue déserte, à cette heure où tout le monde est au travail et regarde les vitrines. L'une d'elle m'attire plus que les autres, une agence immobilière avec plein de photos de jolies maisons :

« Et si au-lieu d'acheter un magasin qui ne me servirait à rien, je ne suis pas marchand, je m'achetais une maison. »

C'est effectivement une sage décision mais Je suis sidéré par les prix que je vois affichés à côté des photos :



« Je me demande comment on peut payer des sommes pareilles, il faudrait avoir plusieurs vies. »

Ce sont de grandes maisons à cinq ou à dix minutes des gares. Ils ne disent pas si c'est à pied ou en hélicoptère :

« Peut-être qu'il y en a de plus petites et plus loin des gares. Ça ne coûte rien de demander. Et puis, maintenant que j'ai de l'argent. »

J'entre et suis accueilli par une charmante jeune femme qui me demande :

« Bonjour monsieur, que puis-je pour votre service ? »

Je suis un peu intimidé mais je prends mon courage à deux mains :

« Bonjour madame, je voudrais une maison à la campagne. »

La jeune femme sourit et m'invite à m'asseoir :

« Pas de souci, monsieur, vous avez quel budget ? »

Encore cette histoire de budget. Je lui tends alors la carte de la conseillère :

« Je ne sais pas. Vous pouvez appeler cette dame ? »

Je la sens tout d'abord déconcertée, hésitante, ne sachant quelle décision prendre, quelle attitude adopter. Puis, tout à coup elle se décide et téléphone. Elle entre dans le vif du sujet après de rapides formules de politesse :

« Pardonnez-moi de vous déranger mais j'ai là, devant moi, monsieur Lebel qui veut acheter une maison. Il m'a demandé de vous appeler pour savoir de quel budget il dispose pour s'acheter une maison. »

Je n'entends pas la conversation mais la demoiselle de l'agence me demande :

« Est-ce que vous seriez libre demain matin pour aller visiter des maisons ? »

Je lui fais la même réponse qu'à l'agence. Mon emploi du temps est plutôt souple, depuis quelques temps :

« Votre conseillère financière vous propose de venir avec nous demain matin pour visiter des maisons. »

Ma conseillère financière. Décidément, ça ne plaisante pas. Jusqu'à présent je n'avais pas eu beaucoup de contacts avec le personnel de la banque. Je n'avais ni gros revenus, ni gros besoins et juste un petit placement, pour mes vieux jours, pour m'acheter la seule chose dont j'avais vraiment envie, une petite maison à la campagne, un projet bien compromis car, si je ne faisais pas d'autres folies que de louer une chambre dans un petit village isolé pendant mes vacances et parfois un demi de bière au café du coin. Avec mon maigre salaire, j'avais vraiment du mal à, comme on dit, joindre les deux bouts, même si je n'ai jamais été endetté :

« En attendant, nous allons faire le point pour que je puisse cibler vos souhaits et sélectionner des maisons à visiter. »

J'exprime mon accord d'un signe de tête et elle poursuit :

« Comment vous voyez la maison de vos rêves ? »

Ce n'est pas trop difficile comme question. J'en ai si souvent rêvé :

« J'aime bien la campagne, un petit village tranquille, loin de la foule et du bruit. Une petite maison toute simple avec un jardin où je pourrai cultiver des légumes, mais qui ne soit pas trop grand... »

Elle me montre quelques photos. De belles maisons, L'une d'elles a même une piscine, ça me plairait et ça me ferait faire un peu de sport, mais ce n'est pas dans mes moyens, j'ai vu les prix dans la vitrine et je suis sûr qu'elle vaut le salaire de toute une vie de travail. La jeune fille me montre des photos de l'intérieur :

« Elle vous plaît celle-là ? »

À côté de mon appartement, c'est Versailles, mais il faut être réaliste, mes économies ne seront certainement pas assez suffisantes pour acheter une telle maison :

« Oui, je suis d'accord, mais elle ne doit pas être dans mes moyens. »

Ma réponse fait sourire la jeune fille :

« Monsieur Lebel, il faut oublier les questions d'agent. D'après la conseillère financière de votre banque, vous pourriez vous acheter un château. »

Je me demande ce qu'a pu faire mon géniteur pour avoir autant d'argent. Le notaire ne m'en a pas parlé et je n'ai pas posé la question. Pourvu que ce ne soit pas de l'argent sale. Tout ça n'est qu'un leurre et on risque de me demander de rendre cet argent alors que je l'aurais dépensé. Je dois être prudent :

« Il faut que je réfléchisse. »

Cette question m'angoisse soudain. On n'a pas tant d'argent en étant honnête. Les gens intègres travaillent toute leur vie pour ne même pas avoir le minimum. J'y songe alors que je rentre chez moi, que je monte à pieds les quatre étage de cet immeuble miteux où j'habite depuis trente ans, depuis ce jour où je venais de trouver un travail et j'étais si heureux d'avoir mon appartement. En fait, je n'avais rien, même pas une vie, et ce qui s'est passé est là pour me jeter à la face la triste médiocrité de ma propre vie.

## II

« Il me faut un projet, faire quelque chose de ma vie. »

Rentré chez moi, je me sers un verre de porto, luxe suprême, et je m'assois dans le fauteuil du salon afin de réfléchir à la question en dépit du tintamarre africain de l'appartement du dessus et d'une querelle de ménage dans celui d'à côté. La police est déjà venue mais il paraît qu'on ne peut rien faire parce qu'il y a six ans ans, des européens ont envoyé en esclavage certains de leurs compatriotes. C'est oublier que le nombre de blancs réduits en esclavage par les turcs et les africains du nord et ceci, pendant une période très nettement plus longue et qui est connu des conditions de vie nettement plus terrifiantes, tant qu'au contraire des afro-américains qui ont survécu et même fait souche, les européens capturés mourraient en moyenne au bout de cinq ans. Et puis, à ce titre, il nous faudrait haïr les italiens parce que les romains ont envahi notre territoire, les anglais à cause de Trafalgar et Waterloo et les allemands pour bien pire encore. Bref, tout le monde a des raisons historiques de se détester et je ne vois pas pourquoi je ne réveillerais pas l'immeuble au petit matin avec la chevauchée des Walkyries au nom de la pluralité culturelle :

« Enfin, ce n'est pas ça qui va me donner un but dans l'existence. »

C'est vrai, ça. On ne va pas passer sa vie à rendre impossible l'existence de nos concitoyens sous prétexte qu'on n'a pas su mener la nôtre, ça n'a pas de sens et je suis décidé à avancer. Avec ou sans fortune :

« Ce qu'il faut, c'est d'abord énumérer ce que je voudrais faire. Ensuite, je supprimerai ce qui n'est pas possible. »

Quand on a passé sa vie à faire ce que les autres vous disaient de faire, il n'est pas facile de savoir ce qu'on a envie de faire et je n'ai toujours pas résolu mon problème, après une nuit agitée, quand je me lève, toujours à sept heures, comme je l'ai fait depuis trente ans :

« Et si mon père était un escroc ? »

La question m'angoisse tant que je décide de retourner à l'étude du notaire où j'arrive bien avant l'ouverture et, par chance, juste au moment où le notaire sort de sa voiture :

« Bonjour, maître. Je suis désolé de vous déranger mais il y a une question qui m'angoisse depuis que j'ai reçu votre chèque. »

Je me fais presque implorant :

« Juste une question, je n'en ai que pour une minute, s'il-vous-plaît. »

Le notaire ferme la porte de sa voiture et se tourne vers moi :

« Une minute pour la question, mais combien pour la réponse :

Je crois qu'il a déjà compris la raison de mon angoisse. Il enchaîne avec bonhomie :

« L'étude est fermée mais je n'ai pas encore bu mon café. »

Je saisis la balle au bond :

« Si vous me le permettez, je vous invite. »

Nous partons donc vers l'estaminet le plus proche et nous retrouvons tous deux, assis dans un coin discret de l'établissement. Après avoir commandé deux cafés, le notaire lance le débat sans préambules :

« Et bien, posez votre question, monsieur le millionnaire. »

J'hésite un peu. La question est délicate. Puis, je me lance :

« Je voudrais savoir si c'est de l'argent propre. »

Le notaire laisse passer un moment puis me demande en souriant :

« Je ne sais pas si vous avez remarqué, mais le chèque était au nom de mon étude. Me soupçonneriez-vous, par hasard, de blanchir de l'argent sale ? »

À vrai dire, j'étais déjà sous le choc et je n'ai même pas pensé à regarder la somme qui était inscrite sur le chèque, ni le nom de l'émetteur. Je m'apprête à le détromper et m'excuser mais il m'interrompt d'un geste :

« Concernant l'argent qui vous est revenu, il provenait d'investissements que votre père avait réalisé tout à fait légalement dans des entreprises dont il a vendu les parts juste avant de mourir, ainsi que d'une maison qu'il possédait à Brighton et d'une assurance vie dont vous étiez bénéficiaire. »

Brighton ? Ça sonne anglais comme nom, bien que mes connaissances en géographie soient plutôt limitées, tout comme ce pays où je n'ai jamais été, comme je n'ai qu'une connaissance scolaire très vague, pour ne pas dire nulle, de la langue de Shakespeare. Je me demande bien ce que mon géniteur est allé faire là-bas au lieu de s'occuper de sa famille. Mais, pour l'instant, je me contente d'écouter le notaire :

« Il n'avait pas fait de testament et vous êtes son seul héritier. Mon homologue britannique, qui s'occupait de ses affaires sur place m'a donc contacté pour que je vous remette le bénéfice de la vente de ses biens. »

Il boit son café puis pose la tasse et m'assure d'une voix ferme :

« Cet argent est donc propre, vous pouvez être rassuré à ce sujet et en disposer à votre gré, même si rien n'indique que votre père ait jamais eu des activités illégales. »

Je suis rassuré, du-moins, en partie. Le notaire poursuit :



« Je ne sais rien de plus, mais, si vous voulez, je peux vous donner les coordonnées de celui qui s'est occupé de celui qui s'est occupé de cette affaire en Angleterre. Vous avez tout du temps et et de l'argent, allez le voir de ma part, c'est un ami de longue date dont je peux vous garantir l'intégrité. »

Il sort une carte de sa serviette et me la tend :

« Sir Antony Brixton, solicitor, 24 Regent Hill, Brighton BN1 3ED. »

L'entretien est terminé. Le notaire se lève et me serre la main :

« Vous êtes très riche, maintenant, mais je suis sûr que vous saurez faire bon usage de votre fortune. Surtout, n'hésitez si vous avez besoin de quoi que ce soit et méfiez vous des escrocs. J'ai déjà connu des gens qui s'étaient retrouvés avec une fortune qu'ils n'ont pas su gérer et ont fini avec des dettes. »

C'est assez effrayant. Je lui demande, avant qu'il ne s'en aille :

« Madame Tessier, la conseillère financière de ma banque me propose des placements et de m'assister dans l'achat d'une petite maison. Est-ce que je peux lui faire confiance ? »

Le notaire approuve :

« C'est une très bonne idée, je la connais bien, c'est une femme compétente et honnête. Vous pouvez lui faire entièrement confiance. »